



« Epopée Castelmontoise »

Nouvelle du terroir en 3 parties

Hervé PERTON

Deuxième partie

La fameuse automobile de Vivien était une Peugeot Lion de 1905. Une bagnole sans toit, avec jantes en bois, levier de freins latéral et lanternes en laiton ! C'est en tout cas ce que j'ai vu en premier lorsque nous nous sommes approchés avec Clémence de la maison de mon ancêtre Augustin, située au centre du bourg de Montrond. Une nuée de gosses tournait autour du bolide et quelques hommes s'asseyaient à tour de rôle à la place du conducteur pour se donner à rêver. Il fallait donc que le cousin soit bigrement riche pour se payer un tel engin à une époque où la voiture était un véritable luxe !

Clémence me désigna Vivien du doigt. Elle avait bien fait car je ne l'aurais pas reconnu tellement son visage différait du portrait sépia que j'avais chez moi. Il avait au moins quinze ans de plus et tout autant de kilos agrippés à un ventre bedonnant de bon vivant.

Dans quelques secondes, j'allais devoir trouver une excuse bidon pour expliquer qu'il ne me reconnaissait pas. Mon cerveau n'avait pas le temps de cogiter que déjà, Clémence faisait les présentations.

– Je te ramène ton ami Stéphane ! dit-elle entre deux bises à son tendre cousin.

– Stéphane ?

– Oui, Stéphane Derode.

Il me dévisagea tandis que j'essayais de rester le plus naturel possible.

– Il doit y avoir erreur, chère cousine. Je ne connais pas cet homme ! riposta t-il sous une moustache immense, le regard méfiant.

Ce que je redoutais venait de se produire. J'étais face à un cousin qui, bien entendu, n'avait jamais pu entendre parler de moi... et pour cause, puisque j'étais théoriquement né deux siècles après lui !

J'ai bluffé :

– Bonjour Vivien ! Tu ne me reconnais pas ? Stéphane, ton compagnon de régiment ?

J'attendais que mon cousin s'interroge, mais comme rien ne venait, je devais taper plus fort pour faire resurgir un souvenir qui n'existait pas :

– La classe 1895 au régiment de la caserne Ruty ? Vivien Morel, c'est bien toi en tous cas, pas de doute !

Je me suis approché pour le saluer avec effusion, le prenant dans mes bras comme un vieux copain qu'on retrouve après une guerre fratricide dont nous serions les rescapés, lui assénant des tapes amicales à répétition dans le dos et sur les épaules. S'il continuait à nier notre amitié supposée, j'étais cuit.

– Stéphane ? Ah... oui, je me souviens de toi ; tu étais dans la chambre du fond, c'est bien cela ?

– Exactement ! ai-je répondu sans vergogne devant les autres types qui du coup, se déridèrent. Il fait bon revoir des types du régiment !

Maintenant, pour gagner la confiance artificielle que j'avais mitonnée, il fallait que je cause mécanique de bagnole ; c'est un truc qui devait fonctionner à toutes les époques.

– C'est à toi cette merveille ? lui dis-je avec un ton enjoué pour ragaillardir sa fierté. Tu as donc bien réussi dis-moi, bravo !

– J'ai monté une biscuiterie moderne et ça marche plutôt bien ! Et toi ?

Comment lui expliquer que j'étais informaticien ? J'ai préféré mentir encore une fois, c'était hautement préférable.

– Oh, moi tu sais ! Je vivote en faisant des petits boulots par ci par là en ville... je prête mes services à différents ateliers.

Le cousin réfléchissait et j'ai eu le sentiment qu'il allait exhumer un souvenir déplaisant.

– Tu n'étais pas champion de quilles ? m'apostropha t-il. Mais si, je me souviens ! Une sacrée main heureuse côté lancer de boules. Tu avais gagné tous les concours entre militaires. Même le capitaine du régiment avait été battu ! Tu sais, le capitaine Colon, une sacrée teigne celui-là !

– Effectivement, tu as bonne mémoire ! bafouillai-je. C’était à mon tour de feindre des souvenirs...

– Tu tombes bien, claironna t-il. Demain, c’est la fête du pays et je comptais justement mettre la pâtée à cet argonier de Martin du faubourg. Tu m’accompagneras et grâce à toi, ce couillon devra faire profil bas. Je t’invite à dormir chez Augustin. Je ne pense pas qu’il refuse, lui aussi déteste le Martin.

Il regarda sa cousine Clémence qui semblait n’avoir d’yeux que pour moi. Dans quel pétrin je m’étais fourré ? Moi, champion de quilles alors que je n’avais jamais gagné une seule partie de pétanque de ma vie !

Par bonheur, je fus accueilli comme un roi. Je découvrais avec joie que mes ancêtres n’étaient pas les rustres que j’avais imaginés et qu’Augustin, blessé au pied à la guerre de 70, avait l’esprit ouvert et me traitait avec respect (du fait que j’avais été au régiment avec son fils). Une grande agitation régnait dans la maison aux pans de toit descendant jusqu’au sol. Une dizaine de personnes (enfants compris), bourdonnait autour d’un four à bois encastré dans un mur de la cuisine d’où sortaient des grands gâteaux moelleux dont on enduisait le dessus avec une crème pâtissière très parfumée appelée « goumeau ».

J’étais aux anges. Non seulement on me présenta toute la famille au grand complet (mon arbre généalogique prenait enfin vie) mais j’eus droit également à un véritable repas de fête le soir venu. Nous avions entre-temps, sous les supplications de Clémence, fait un grand tour de voiture dans les rues crottées du village ainsi qu’à Malbrans et à Epeugney où les bouses de vaches formaient partout un joyeux tapis collant.

On me désigna une chambre où je devais cohabiter avec deux adolescents agités (en fait, les frères de Clémence qui se feront tués dans cinq ans si je calcule bien). J’ai eu envie de leur expliquer qu’ils devraient désertre lorsque le Ministère de la Guerre les mobiliserait, qu’ils devraient fuir n’importe où pour éviter les tranchées de Verdun, et qu’avec un peu de chance, ils s’en sortiraient et fonderaient une famille si personne ne les classait comme déserteurs.... Mon esprit commençait des projections dans le futur mais je n’en avais pas le droit au risque de modifier moi-même mon propre avenir.

Je commençais à m’endormir vers minuit lorsque j’entendis comme un « psssssit » sortir de la porte entrebâillée. J’ai reconnu la voix de Clémence lorsqu’elle a prononcé mon prénom. Mes deux compagnons de chambre dormaient comme des loirs et je me suis levé.

– Que veux-tu Clémence ? lançai-je naïvement.

– A ton avis ? m’a t-elle répondu avec un regard de biche un tantinet provocateur.

Dans les dix secondes qui suivirent, je me suis retrouvé avec elle sur le pont de grange malgré le froid atténué d’un début de printemps. Elle faisait gigoter ses seins sur mon torse et j’ai compris que si je ne réagissais pas très vite à ses avances en m’en soustrayant, j’allais faire une terrible bêtise.

– Je suis marié, ai-je menti maladroitement.

– Et alors ? me répondit-elle. Moi aussi !

Je n’en revenais pas ! Certes elle était « de la ville » (donc plus dégourdie que les filles du village) mais je ne m’attendais pas à me trouver ainsi sollicité dans la maison familiale dès la première nuit...

Même si mon désir brûlant de la satisfaire sur le champ était bien réel, je devais absolument m’en affranchir au plus vite.

– Stop ! Je ne suis pas celui que tu crois. Je suis...

J’ai réfléchi à ce que j’allais dire mais je n’ai trouvé qu’un seul argument propre à l’effaroucher.

– Je suis homosexuel !

Ce n’était pas vrai mais ce mensonge a permis de couper court à ses intentions lubriques. Elle m’a aussitôt lâché, les yeux embués de larmes et s’est enfuie en courant comme si j’étais porteur d’une maladie contagieuse. Elle était certainement très déçue mais je n’avais pas eu d’autre choix que de calmer ses ardeurs de cette façon. En agissant ainsi, je venais sans doute de sauver ma descendance.

J’eus toutes les peines du monde à trouver le sommeil : l’église sonnait tous les quarts d’heure tandis que l’horloge comtoise de la cuisine prenait le relais à quelques secondes d’intervalle, rythmant la nuit d’une affreuse cadence à laquelle je n’étais pas habitué. J’ai ainsi compté les heures jusqu’à ce que tout le monde se lève à quatre heures du matin pour terminer les fournées de gâteaux et préparer la fête patronale... Ma journée commençait mal d’autant que j’avais pour obligation de battre aux quilles le dénommé Martin sans avoir fermé l’œil, et avec pour seul allié, mon ami le hasard !

Vivien est venu me secouer aux aurores, et, pour la première fois de ma vie, j’ai dû manger une tranche de lard au petit déjeuner, deux tartines de saindoux et boire une gniolle de prunes mélangée à mon café ! Clémence ne m’adressait plus la parole car j’avais eu l’outrecuidance de refuser ses avances quelques heures plus tôt et elle devait se sentir frustrée. De mon côté, j’avais envie de tout arrêter, de revenir à mon époque pour que ce cauchemar cesse car en quelques heures, j’avais réussi à me mettre dans un incroyable pétrin ! Le pire était pourtant à venir lorsque je suis sorti dans les rues du village. On mettait en place tout

un tas d'attractions et de jeux à proximité des deux cafés du bourg. « Ma » piste de quilles était en place et semblait me narguer. Vivien me présenta à des types qui s'affairaient un peu partout et il en profita pour offrir une tournée générale au restaurant Oudet. Le vin du pays me tournait la tête et Vivien décida de changer de café pour celui d'en face où d'autres amis s'y trouvaient. « Bienvenue chez Simplot » me lança le patron d'un air accueillant. Je dus avaler trois autres verres de vin et un demi-verre de gniole pure, ce qui constituait pour moi un exploit éthylique hors norme.

On passa deux bonnes heures dans le bistrot. Vivien riait plus que de raison tandis que je me demandais s'il allait arrêter un jour de commander des bouteilles. Il reprit ensuite sa voiture (mais cela ne choquait personne à l'époque) et nous sommes repartis en direction de la maison. J'en suis descendu complètement ivre et j'ai trébuché sur le marche-pied sous les quolibets de ma famille.

– Ce n'est pas grave, avait répliqué Vivien en me donnant une tape de rugbyman sur l'épaule, dans deux heures tu auras dégrisé !

Deux heures ? Il était gentil le cousin mais cela faisait un peu court pour reprendre mes esprits ! Vivien paraissait en pleine forme malgré la quantité impressionnante d'alcool que son estomac avait ingurgité. Augustin prétendait que je serais capable de battre « le Martin » ce tantôt ; je crois qu'il avait tort mais je n'étais pas en mesure de tenter une réponse sans risquer de vomir. Après tout, ne valait-il pas mieux être ridicule maintenant que plus tard devant tous les habitants du village au cours d'un tournoi de quilles dont ma pseudo réputation serait laminée ? Car évidemment, Vivien avait chanté à tous les gars du pays que j'étais un champion de quilles hors pair, que j'avais battu à plates coutures l'officier du régiment durant mon service, et plein d'autres exploits encore qui faisaient de moi un adversaire imbattable.

J'ai regardé la comtoise qui affichait midi. Nous sommes passés à table alors que j'avais maintenant envie de me coucher. Je me suis dit que si je devais affronter le fameux Martin, autant m'empiffrer de nourriture pour que mon estomac voie passer autre chose que des liquides et me requinque un peu.

Puis, comme convenu, nous nous sommes dirigés vers la place de l'église pour participer à la fête. J'ai fait la connaissance du fameux Martin, un exploitant forestier au tempérament de feu.

– Alors ? Y paraît que c'est toi le meilleur joueur de quilles du département, à c'qu'on dit ? On verra bien qui de nous deux sera le gagnant A tout à l'heure !

Je ne sais même plus ce que j'ai répondu, préférant observer le mégot de tabac gris du Martin, qui bougeait comme un asticot pendu à la bouche. Je commençais sérieusement à paniquer. Dans moins d'une heure, j'allais jouer aux quilles de manière désastreuse et comme je ne doutais pas que l'honneur était une valeur ayant son pesant d'or ici, je supposais que j'aurais à rendre des comptes à Vivien, donc à ma famille.

En attendant, j'observais les animations de la fête. Saint Georges, le patron de la commune, avait terrassé le dragon et c'est une sculpture du frontispice de l'église qui le représentait dans cette lutte. Autour de nous, se trouvaient des jeux traditionnels : le tir à la corde et le mât de cocagne attiraient les plus sportifs tandis que les dominos, la belote ou les échecs, rassemblaient tous les âges. L'ambiance était vraiment agréable et je me serais sans doute senti à l'aise si l'alcool et le défi du jeu ne me perturbaient pas autant.

D'un coup, mon tour arriva. Vivien me rapprocha du jeu de quilles. Une poutre était scellée au sol sur au moins dix mètres et je devais lancer une boule en chêne sans qu'elle ne quitte ce rail pour toucher neuf quilles elles aussi en bois. Trois gamins faisaient office de larbins pour remettre en place les quilles tombées. On me présenta un duo de types soit disant pas très bons, disait-on, afin que je leur apprenne les rudiments ! Puis, on nous fit saluer un trio qui faisait équipe contre nous.

C'est à cet instant précis que j'ai sursauté. Devant moi, se trouvait mon frère Alexandre ! Pas un cousin éloigné mais bel et bien mon frère réel dans MON époque !! Comment cela était-il possible ? Avait-il fait le voyage temporel pour me rejoindre ? Je n'ai pas tardé à le savoir à la faveur d'une pause où nous avons pu trinquer et où j'ai choisi de l'interroger sans ménagement.

– Je suis venu à toi, m'avoua t-il, car j'ai appris par le contrôleur du tempospace, qui est un de mes amis, que tu courais un grand danger ici. Il va se produire quelque chose où tu risqueras ta vie et je ne veux pas te laisser seul. Je suis ton frère aîné et nous allons revenir ensemble dès que possible dans notre époque.

Je l'ai écouté benoîtement puis j'ai demandé :

– Mais de quoi parles-tu ? De quel événement fâcheux ? Comment le contrôleur peut-il savoir ?

– Je n'en sais rien, a-t-il admit, mais d'une minute à l'autre nous allons être fixés...

À SUIVRE...

Retrouvez la suite de cette nouvelle dans le prochain bulletin municipal ou dès maintenant sur :



www.herve-perton.doomby.com

onglet « de vous à lui » puis « page spéciale »